

que se succédaient les événements ou plutôt les incidents que nous avons placés sous les yeux de nos lecteurs dans le cours des chapitres qui forment la première partie de ce livre, le sombre hiver avait pris la fuite, emportant avec lui le vent de bise et les frimas. Le joyeux mois d'avril commençait ; le printemps se montrait précocement ; les premières fleurettes ouvraient leurs calices sur le tapis d'émeraude des gazons reverdis ; les arbustes livraient leurs naissants panaches au souffle des brises attiédies et les bourgeons des grands arbres éclataient, gonflés par la sève. Nous le savons depuis longtemps, la chose du monde que Pauline aimait le plus, après son mari et ses enfants, c'était la campagne... La société patricienne à laquelle appartenait madame d'Hérouville avait remplacé, par les abstinences et les mortifications du Carême et du temps de Pâques, les brillantes fêtes du carnaval, et d'ailleurs Mathilde, devenue très-sérieuse, pour ne pas dire un peu triste depuis le départ de son fiancé, préférait de beaucoup l'intérieur de sa famille et même la solitude absolue aux réunions mondaines. Nous parlons seulement pour mémoire de Paul et d'Armand, les fils de la marquise... Il nous semble superflu d'affirmer que ces deux enfants considéraient l'espace et la liberté des champs comme l'idéal du parfait bonheur... Nous n'étonnerons donc personne en affirmant que lorsque Tancrède, le jour même de sa visite au joaillier Boëhmier, fit à Mathilde et à la marquise la proposition d'aller se fixer au château de Port-Marly et d'y rester jusqu'au retour du comte de Rieux, cette proposition fut accueillie avec un véritable enthousiasme par tous les intéressés. Le départ eut lieu dès le lendemain.

Le pavillon de la glacière avait été reconstruit pendant l'hiver, et madame d'Hérouville se sentit heureuse, en arrivant, de n'avoir sous les yeux aucune trace matérielle qui pût lui rappeler la triste visite de Lascars. Le pays jouissait, du reste, d'une tranquillité profonde. On n'entendait parler depuis quelques mois ni de pillage ni d'incendie ; pas le plus petit vol à main armée commis soit dans une habitation, soit sur la grande route, ne venait épouvanter les esprits ; la bande invisible qui, l'année précédente, répandait la dévastation et l'effroi sur les rives de la Seine, avait quitté la contrée, cela semblait certain, puisqu'elle ne se manifestait point par des méfaits ; enfin, les paysans les plus craintifs commençaient à se rassurer et se hasardaient, sans trop de frayeur, à sortir de leurs maisons après le coucher du soleil. Cette sécurité apparente ne ressemblait elle point à ces calmes trompeurs qui précèdent les plus terribles convulsions de la nature ? Les bandits de Joël Macquart, les hôtes du Moulin-Rouge, les Pirates de la Seine, en un mot, avaient-ils véritablement abandonné leur repaire ?... Voilà des questions d'une importance toute particulière auxquelles nous allons répondre en un très-petit nombre de lignes... C'était, hélas ! une sécurité menteuse que celle des habitants de Bougival, de Port-Marly et des environs... Le Moulin-Rouge conservait plus que jamais ses hôtes sinistres, et les Pirates de la Seine ne songeaient ni à se convertir ni à racheter, par une existence désormais irréprochable, les sanglantes erreurs d'un passé criminel. Ces misérables, il est vrai, ne donnaient aucun signe de vie ; ils se conduisaient honnêtement, du moins en apparence, et paraissaient n'avoir qu'une seule préoccupation, celle de se faire oublier, ce à quoi ils réussissaient le mieux du monde. Voici le motif de ce changement si absolu dans leurs habitudes : Le baron de Lascars, l'automne précédent et la veille du jour où il devait partir pour Paris, afin d'y revêtir le nom et l'individualité du vicomte de Cavaroc et d'arriver, par les moyens que nous connaissons, à réaliser ses détestables projets, s'était entouré de tous les pirates dans la grande salle du Moulin-Rouge, et, à la fin d'un souper qu'il n'avait point laissé dégénérer en orgie, il leur avait tenu ce langage :

— Demain, camarades, je me sépare de vous...

Un murmure d'étonnement, d'improbation, presque de révolte, ayant interrompu le cours de ces paroles, Lascars s'était empoussé de poursuivre :

— Je vous quitte, mais c'est afin de veiller à

nos intérêts communs ; c'est afin de nous préparer, pour un très-prochain avenir, des succès sûrs et d'immenses bénéfices... Ma pensée, d'ailleurs, reste avec vous, ma sollicitude veille avec vous et vous allez en avoir la preuve... D'abord, en mon absence, j'investis de l'autorité suprême Liseron, mon lieutenant... Il connaît mes volontés absolues ; je le charge de les faire respecter et je vous enjoins de lui obéir comme vous m'obéissez à moi-même... Acceptez-vous Liseron pour chef ?

Toutes les voix, sauf une seule (celle de Patte-Poule), avaient répondu :

— Nous acceptons.

— Jurez-vous de lui obéir ?

— Nous le jurons...

— C'est bien ! Souvenez-vous qu'il a l'ordre de maintenir à tout prix la consigne dont il est le dépositaire et de brûler, sans hésitation, la cervelle à celui qui tenterait de la violer !

Cette consigne la voici. Il vous est défendu, de la manière la plus positive et la plus explicite, non-seulement de vous livrer au brigandage accompagné de violence, mais encore de commettre le plus petit acte de déprédation. Comprenez moi bien, camarades, je vous ordonne formellement d'être honnêtes jusqu'à mon retour.

L'un des bandits murmura d'une voix chagrine :

— Être honnêtes, c'est bigrement difficile !

— Qu'en savez-vous ? répliqua Lascars. Vous n'avez jamais essayé !

Un éclat de rire général accueillit cette réponse et prouva combien le chef venait de frapper juste. Lorsque l'hilarité bruyante des Pirates de la Seine se fut un peu calmée, le prétendu Joël Macquart continua :

— Prenez bonne note que je ne me contenterai pas d'une probité de pacotille, il me faut quelque chose de complet ; j'exige des vertus de premier ordre... Ainsi, par exemple, si l'un de vous, marchant sur la route derrière un passant, s'aperçoit que ce passant laisse tomber sa bourse, je veux qu'il la ramasse à l'instant et qu'au lieu de la mettre dans sa poche, comme cela lui semblerait naturel, il erie au légitime possesseur : « Eh ! bonhomme, arrêtez-vous donc ! voilà que vous perdez votre argent ! » Est-ce compris, camarades ? Est-ce convenu ?

— Oui, capitaine, répondit l'un des pirates, et, quoique la chose paraîsse baroque au premier coup d'œil, puisqu'il faut qu'elle se fasse, elle se fera... Seulement, il y a une difficulté...

— Laquelle ?

— Nous ne sommes pas des rentiers, vous le savez aussi bien que nous... Comment vivre si nous supprimons notre gagne-pain ? La probité n'est pas nourrissante ! nous aurons, en moins de huit jours, le ventre creux comme une outre vide et les dents plus longues que des vieux chevaux...

— Eh ! de quoi diable vous inquiétez-vous là ! s'écria Lascars. Est-il donc besoin de vous dire que je me charge de tout ? Chaque semaine Liseron recevra la somme nécessaire pour vous faire vivre dans l'abondance en même temps que dans le repos, et je compte bien, à mon retour, trouver les plus maigres d'entre vous pourvus d'un embonpoint monacal.

Il était impossible de lever la difficulté d'une façon plus triomphante. Les Pirates de la Seine envisagèrent sans trop d'épouvante la perspective de grasse oisiveté qui leur était offerte. Ils s'engagèrent par les serments les plus solennels à vivre comme de petits saints, et Lascars partit pour Paris en emportant leur promesse. Nous l'avons dit un peu plus haut, l'engagement pris avait été tenu par eux de la manière la plus scrupuleuse. A différentes reprises, pendant le cours de l'hiver, le prétendu Joël Macquart se rendit à Bougival incognito et descendit au *Cabaret Rouge* gouverné par Sauvageau sous le nom de *Caillebotte*. Un signal convenu d'avance avertissait Liseron. Le lieutenant se hâta de traverser la Seine et de venir se mettre en rapport avec son chef, auquel il donnait l'assurance que pas un seul des pirates ne songeait à transgresser directement ou indirectement ses ordres absolus. Lascars, rassuré sur ce point auquel il attachait une grande importance, retournait à Paris et reprenait le nom et le masque du vicomte de Ca-

varoc. Nos lecteurs devinent sans peine, du moins nous le croyons, quels ténébreux projets l'infâme gentilhomme mûrissait dans son cerveau toujours fécond pour l'enfantement du mal. La haine de Lascars pour Tancrède était plus vivace et plus acérée que jamais. Le mariage du marquis avec Pauline, qui se croyait veuve, et l'existence heureuse faite par lui à cette créature presque divine et si longtemps à plaindre, avaient donné à la haine de Lascars une impulsion nouvelle. Le misérable rêvait une vengeance farouche, inouïe, monstrueuse. Il voulait préparer savamment cette vengeance et la savourer ensuite à loisir. Pour rendre facile et sûr ce hideux résultat, il fallait que M. d'Hérouville revint se placer sans défiance sous la main de son ennemi inconnu. Or, n'était-il pas de la dernière évidence que le marquis ne ramènerait point au château de Port-Marly sa femme, ses enfants et sa sœur, si des bruits sinistres, et malheureusement trop bien fondés, répandaient l'épouvante dans le pays. Ceci nous explique d'une façon complète et logique la conduite de Lascars, et la consigne donnée par lui aux Pirates de la Seine. Le prétendu Joël Macquart était de retour au Moulin-Rouge depuis environ une semaine, lorsqu'un émissaire discret et intelligent, laissé à Paris dans le but de surveiller tout ce qui se passait à l'hôtel d'Hérouville, accourut lui apprendre que le marquis et sa famille venaient de quitter la rue Saint-Dominique et allaient arriver à Port-Marly. Lascars sourit en écoutant cette nouvelle et son visage prit une expression de joie et de triomphe diabolique. Il se frotta les mains et ses lèvres murmurèrent tout bas :

— Maintenant, il est à moi !

XXXI

Le lendemain, dans l'après-midi, le ciel était pur et transparent comme au mois de mai, et les rayons d'un soleil déjà chaud caressaient la surface de la terre qui disparaissait de toutes parts sous les longs plis d'un manteau printanier de velours vert. Après avoir passé sa matinée à courir à travers le parc avec Paul et Armand, partageant leurs jeux enfantins, et métamorphosant comme eux les fleurettes naissantes en bouquets et en couronnes, Mathilde se sentit prise du plus vif désir de faire une promenade sur l'eau. Pauline, instruite de cette fantaisie, s'y prêta volontier et donna l'ordre à deux valets d'aller mettre en bon ordre une des embarcations du château, de border les avirons et de se tenir prêts à jouer le rôle de rameurs. Une demi-heure suffit pour exécuter ces ordres ; la jeune femme et la jeune fille franchirent la grille, traversèrent la route qui les séparait de la berge et prirent place dans une élégante chaloupe, blanche jusqu'à la ligne de flottaison, et rouge au-dessous. L'arrière portait en lettres d'or ce mot charmant : *l'Espérance*. La marquise et sa belle-sœur s'installèrent sur de molles coussins disposés sous un tendelet d'étoffe vénitienne, largement rayé de rouge et de blanc. Au moment où la chaloupe, obéissant aux avirons des rameurs, se séparait du rivage, un bateau plat, peint en noir, stationnait au milieu de la rivière juste en face du château. Ce bateau était monté par trois hommes grossièrement vêtus. L'un de ces hommes, étendu tout de son long, le menton appuyé sur le bordage et la tête couverte d'un vieux chapeau de paille, ne laissait voir que ses yeux, car une longue barbe, d'une nuance indécise, cachait entièrement la partie inférieure de son visage. Ses deux compagnons jetaient tour à tour l'épervier, et, absorbés en apparence dans cette occupation importante, ils semblaient n'accorder aucune attention à ce qui se passait autour d'eux.

— Je vous en prie, chère sœur, dit Mathilde, approchons-nous de ces pêcheurs... Rien ne doit être plus curieux que de les voir laisser tomber dans la rivière leurs filets vides et un instant après les retirer pleins de poissons.